

Pour une statistique historique

In: Genèses, 9, 1992. pp. 98-101.

Citer ce document / Cite this document :

Marchand Olivier, Thélot Claude. Pour une statistique historique. In: Genèses, 9, 1992. pp. 98-101.

doi : 10.3406/genes.1992.1140

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_9_1_1140

Pour une statistique historique

Olivier Marchand
Claude Thélot

creative commons
BY: Persée



1. A. Desrosières, «Comment faire des choses qui tiennent : histoire sociale et statistique», *Histoire et mesure*, vol.4, n° 3-4, 1989.

2. A. Desrosières, «Histoire de formes : statistiques et sciences sociales avant 1940», *Revue française de sociologie*, vol. 26, n°3, avril-juin 1985.

3. A noter que le même concept peut être mesuré de façon évolutive ; par exemple nous avons défini et quantifié la population en âge de travailler en tenant compte des modifications des comportements scolaires et de retrait d'activité, c'est-à-dire en faisant varier les âges limites de cette population. Garder la même convention sur très longue période ne nous paraît donc pas une nécessité absolue.

Dans ce livre que nous venons d'écrire, «*Deux siècles de travail en France*», ne figure qu'une seule référence à l'ouvrage «*Pour une histoire de la statistique*», et les noms de Desrosières, Salais, Thévenot par exemple, n'apparaissent pas dans la bibliographie. Suivant la perspective de ces travaux, inscrits dans une longue tradition de l'INSEE, Alain Desrosières a émis des remarques sur notre travail. Après en avoir discuté ensemble, nous avons convenu de rendre public notre dialogue, ceci grâce au *Courrier des Statistiques* qui nous a ouvert ses colonnes.

Notre point de vue tient en deux propositions :

- 1) La réflexion sur les conditions d'élaboration de la mesure ou sur les éléments favorables à sa naissance et à son existence, et à la réflexion sur les évolutions d'une économie ou d'une société sont assez peu liées ;
- 2) Mais elles ne sont pas indépendantes et il faut s'efforcer d'apprécier l'*ordre de grandeur* de l'incertitude, ou du flou, auxquels les évolutions de la société et donc des conventions de mesure conduisent voire contraignent.

La fécondité du courant de pensée duquel Desrosières se sent proche a été certaine : nous savons mieux, par exemple, pourquoi les conventions ont évolué, quelles conditions sont, sinon requises, du moins favorables à une quantification dans le domaine économique et social. Cependant selon nous ce détour par l'archéologie du savoir statistique n'est ni suffisant ni nécessaire pour l'utilisation de ce savoir.

Il n'est pas suffisant, et même il en éloigne. Ainsi Desrosières écrit-il récemment que «La succession des nomenclatures professionnelles utilisées par les divers recensements parle autant qu'une éventuelle série longue, d'ailleurs impossible à construire compte tenu de ces changements de taxinomies. Ou du moins parle-t-elle d'autre chose (...)»¹. L'ambition initiale de lier les deux sujets, au

nom de laquelle il regrette que nous n'ayons pas (assez) mentionné ce courant de pensée, a peut-être existé mais elle est ici abandonnée. Sur le fond, nous pensons qu'affirmer cette impossibilité de quantification à long terme est inexact. Mais ce n'est pas cela qui, dans le contexte actuel, importe le plus : ce qui est le plus important ici, c'est que la réflexion sur les «conditions» historiques et sociales de l'élaboration et du savoir statistiques ne ramène pas à ce savoir lui-même et à son utilisation pour mettre en valeur et analyser les évolutions de notre société ; elle en écarte.

Le détour n'est pas non plus nécessaire. A nouveau extrayons d'un article de Desrosières les phrases suivantes : «S'il est clair que, comme le dit Simiand, l'histoire peut servir à "varier l'expérience", et "à fonder des classements", son intérêt essentiel semble pourtant d'aider à rompre avec l'automatisation des formes²».

L'adjectif «essentiel» nous paraît excessif ; il est vrai qu'il est contrebalancé par le verbe «semble». Cependant, dans cet autre extrait nous ne pouvons le suivre : «*On ne peut donc comprendre les formes prises par les outils si on les isole des problématiques qui les ont fait apparaître* et qui, sur le moment, occupaient le devant de la scène, pour ensuite disparaître» (c'est nous qui soulignons). Non, il est utile, intéressant, instructif de savoir que la notion de corrélation a été conçue par Galton lors de ses réflexions sur l'eugénisme ; ce n'est pas nécessaire pour la comprendre.

Comprendre la statistique mathématique ne requiert pas de connaître les conditions ou les circonstances historiques et sociales de son émergence. Certes, dans d'autres cas, l'autonomisation est moins grande et la compréhension est moins exclusivement déductive. Cependant la compréhension d'un outil ne nous paraît jamais subordonnée aux conditions de sa naissance – de même que le sens d'un mot ne découle pas entièrement de son étymologie.

Postuler une autonomie partielle entre l'outil et ses conditions de naissance empêche la dérive vers le relativisme absolu – on ne peut rien mesurer en longue période, ni en comparaison spatiale – qui est en germe dans ce courant de pensée et qui affleure en effet dans la phrase citée plus haut. Cela aboutit au contraire à l'idée *d'ordre de grandeur*, fondamentale dans notre démarche. L'idée d'ordre de grandeur est présente dans notre ouvrage de plusieurs façons.

Elle en est d'abord à la racine : que d'un recensement à l'autre (1891 à 1896), la population active augmente de plus de deux millions de personnes à cause d'un changement de convention doit conduire, *au-delà de la recherche des raisons historiques institutionnelles, sociologiques, de ce changement*, à apprécier l'ordre de grandeur de l'évolution, indépendamment de ce changement. Car la fascination, parfois même à leur corps défendant, des données quantitatives conduit certains historiens à les utiliser, et à le faire sans précaution suffisante ; des erreurs en résultent, par exemple celle qui date de 1906 le nombre maximum d'actifs agricoles. D'où la nécessité d'une quantification améliorée.

D'une façon plus générale et contre le relativisme intégral nous pensons possible, nécessaire et fécond de fournir des ordres de grandeur des évolutions et, si possible, des niveaux, des principales grandeurs économiques et sociales, ici la population active, la durée du travail, la structure sociale, la productivité du travail. *Possible* en raison de l'autonomie partielle de l'outil et de la mesure – ce qui signifie qu'une même convention appliquée sur très longue période veut dire quelque chose³. Nécessaire en raison des usages fréquents évoqués à l'instant. *Fécond* surtout, car ainsi des questions renouvelées sont posées aux historiens : la baisse des actifs agricoles dès 1850 met en question le caractère supposé original du décollage industriel de la France ; la diminution

plus précoce de la durée du travail appelle à un réexamen des relations entre pratiques, lois, et contrôles ; la mise en perspective de la productivité sur très longue période redonne une unité aux quarante dernières années, etc..

Détaillons quelque peu l'exemple de la population active et des taux d'activité. La forte croissance de l'offre de travail depuis le début des années soixante tranche certes avec le palier qui s'est étendu durant les 50 années précédentes mais elle n'est pas exceptionnelle : durant tout le XIX^e siècle, le nombre d'actifs a également augmenté, telle est du moins notre conclusion – qui, à nouveau, est féconde car, prenant le contrepied de ce que l'on pouvait croire, elle interroge. Pourquoi le fait de décrire cette évolution et celle des taux d'activité serait-il légitime et intéressant au XX^e siècle, illégitime et reposant sur un artéfact au XIX^e siècle ou sur 200 ans ?

Répondre en termes de salarisation n'est pas suffisant : le salariat n'est pas brusquement apparu vers 1890-1900, le mouvement s'est étendu progressivement sur plusieurs décennies⁴. Le salariat est certes aujourd'hui sans aucune commune mesure avec ce qu'il était au XIX^e siècle (en ce sens rapprocher le taux d'activité à 200 ans d'intervalle ne signifie pas que l'on affirme l'identité de ce que l'on mesure), mais on ne saurait prétendre dater précisément des cassures après lesquelles la mesure de moyen-long terme serait légitime, avant lesquelles elle ne le serait pas. Refuser les courbes sur 200 ans pour admettre la succession de fragments de courbes discontinues de quelques décennies nous paraîtrait très artificiel.

Enfin, l'idée d'ordre de grandeur est présente d'une troisième façon dans notre démarche : c'est en effet à partir d'elle que l'on peut reprendre la question de l'évolution des conventions. Puisqu'avant les années 1890, l'interpénétration des activités agricoles et industrielles est grande, le relativisme plus ou



4. A ce propos, il est inexact d'affirmer que le chômage apparaît pour la première fois au recensement de 1896. Certains des recensements précédents dénombrent déjà les chômeurs (dans un concept très restreint en les mêlant aux inactifs).

moins intégral nie la pertinence d'une mesure de la population active et du volume de travail – partir de la profession principale – fût-ce dans une nomenclature grossière en découpant de façon dichotomique : agricole/industriel. La frontière empêche d'examiner le territoire.

Nous avons, dans notre perspective, pris au sérieux cette interprétation en en estimant l'ordre de grandeur : effectifs passant de l'usine aux champs et vice-versa, impact sur l'évolution du volume de travail. Le phénomène se trouve ainsi mis à sa place, son évolution sur 30 ans (de 1865 à 1895) aussi. Son effet sur l'augmentation du volume du travail est, dans le cas présent, faible : cela modifierait d'au plus de 0,3 points par an le rythme de croissance du volume de travail. La frontière, dont l'épaisseur – ou le flou – est estimée, n'empêche pas l'examen du territoire.

Ainsi la sensibilité aux caractéristiques de la société et de l'économie françaises dans le derniers tiers du XIX^e siècle ne conduit pas à renoncer à la quantification sur très longue période. Elle conduit à en mieux préciser la signification, la portée, les limites, le domaine de validité, etc. C'est finalement nous qui, grâce à cette recherche de l'ordre de grandeur, réalisons l'ambition initiale de Desrosières, trouver une façon de rapprocher les deux démarches pour éviter à la fois le relativisme intégral et la naïveté empirique – deux postures peu fécondes l'une comme l'autre.

Soulignons pour conclure que la côte bretonne ne fait pas exception. Toute déchiquetée et variable selon la marée qu'elle soit, sa description et sa mesure approximatives ne sont pas impossibles, et sont d'ailleurs utiles : toutes les cartes sont là pour le prouver.